

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

MELI-MELO

TROIS FEMMES ENSEMBLE — NE NOUS GLORIFIONS POINT
— QUE L'ON EST SOUVENT INJUSTE A L'ÉGARD DE
SES AMIS.

Mettez ensemble trois femmes qui se connaissent un peu, elles parleront trois heures durant sans déroger. C'est ce que j'ai constaté aujourd'hui pour la dixième fois. Il n'y a point de mal à cela dès que la charité n'est pas blessée.

Une réflexion cependant se présente à mon esprit. On parle aujourd'hui d'introduire les femmes dans la vie publique en leur donnant le droit de vote aux élections municipales, etc. Si la vie intime leur donne tant de matière à conversation, que serait-ce donc de la vie du dehors ? y songe-t-on ? Veut-on à tout prix que le ménage ne se fasse plus et que les enfants ne soient plus élevés, et que le diable soit dans la boutique du matin au soir ?

Je crois avec Madame d'Épinay que

Le nombre des femmes courageuses est aussi grand que le nombre des hommes poltrons.

Mais je crois aussi avec Camille Doucet que

Pour améliorer la condition des femmes, il ne faut pas commencer par en faire des hommes.

L'homme ne réussit à faire *quelque chose* qu'avec *beaucoup* de choses. Il a donc bien tort de se flatter et de se glorifier de ses œuvres !

* * *

On est souvent injuste à l'égard de ses amis.

Je vais, je suppose, dans telle paroisse, voir mon ami X. Je m'attends à recevoir une invitation à dîner ou à souper. Rien ! Ai-je droit de m'en froisser ? Non. X brûlait peut-être du désir de m'inviter. Il ne l'a point fait. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas le maître ; parce que, en cherchant à me faire plaisir, il s'expose à faire déplaisir à plusieurs autres avec lesquels il doit compter.

Dans les familles, en effet, les gens de la maison ne sont pas toujours disposés à recevoir ; il y a des heures où ils ont horreur du poêle et de la cuisine. Du reste, dans certaines circonstances, l'humeur fait défaut chez celui-ci ou celui-là, chez celle-ci ou celle-là !

Les provisions peuvent aussi faire défaut. On s'imagine si souvent, à tort, qu'il faut un bœuf, deux moutons, trois dindes et quinze poulets, pour recevoir un homme. (1)

F. A. BAILLAIRGE, ptre.

(1) *Coups de crayon*. p. 90 à 94.

MANIÈRE DE SE BROSSER LES DENTS.

En se brossant les dents chaque matin, tout le monde commet une erreur dans la manière de s'y prendre. Cette erreur consiste en ce que chacun, en maniant la brosse, la fait mouvoir horizontalement le long de la rangée des incisives et des molaires, tandis que, pour produire tout son effet, la brosse doit être appliquée verticalement.

De plus, pour les dents inférieures, la brosse doit se mouvoir de bas en haut ; et pour les dents supérieures, de haut en bas, de manière à ce que l'action frictionnante de la brosse suive la direction naturelle de l'émail, qui alors reprend toute sa blancheur.

Alm. J.

SOMMES-NOUS RICHES ?

(NOUVELLE)

V

LA SAINTE LUCE. (Suite)

30 novembre—Ma fille Antoinette n'ose plus se plaindre ; elle voit maintenant que sa part des biens de la terre est *suffisante* pourvu qu'elle sache en jouir *sans envie* et la *faire crucifier*. Je n'ai plus d'inquiétude, elle sera heureuse.

Madame de Ligny se tut et l'enfant, lui baisant les mains, dit avec candeur :

— Mais vous aviez donc vu ce qui se passait en moi ?

— Oui, les mères savent tout par cœur. Veux-tu que je te lise mes lettres ?

— Oh ! lisez ! lisez !

— Celle-ci m'est arrivée la veille de ton retour de la campagne ; elle est de notre cousine d'Arthey.

Chère Pauline, je vous ramènerai demain votre Antoinette qui a un moment charmé notre intérieur. Elle est simple et gaie, jouissez-en bien ! Si ma fille avait cet heureux caractère, j'aurais plus de confiance en l'avenir. De ce côté, et de tant d'autres, je ne vois que nuages sombres. Vous qui connaissez en partie mes profonds ennuis, vous devez me comprendre ? Ah ! qu'ils se trompent ceux qui me portent envie ! Qu'ils se trompent ceux qui croient que *riche* et *heureux* veulent dire la même chose !

Ma bonne amie, que vous vivez paisible, et qu'en réalité vous êtes plus heureuse que moi ! Vous le méritez. Je veux me rapprocher de vous, de plus en plus ; mon amitié le demande, et d'ailleurs, Claire a tout à gagner au milieu de vos chères filles. J'ai souvent pensé, surtout dans ces derniers temps, que le luxe et le bruit qui m'entourent ne servent qu'à rendre plus poignante la privation de ce qui m'est refusé : la joie de l'intérieure, la paix du foyer. Oh ! oui, je vous le dis, Pauline, avec vos goûts simples, vos habitudes, votre entourage, vous êtes bien moins pauvre que moi !... Adieu, à demain.

Antoinette restait immobile et attristée. Enfin, elle essaya de formuler ses idées :

— Maman, dit-elle, je n'envie plus rien à Claire, depuis déjà longtemps... Quel bonheur que vous n'ayez pas épousé M. d'Arthey... je le trouve si peu comme papa ! Et puis, à quoi sert d'être riche quand on ne jouit de rien ?... Oh ! ma cousine d'Arthey a bien raison, nous ne sommes pas pauvres ; non, non, je le sens bien, nous ne sommes pas pauvres.

— Attends, je vais te lire l'autre lettre.

— Oh ! comme elle est mal écrite et mal pliée ! De qui cela peut-il venir !...

— D'un cœur qui a écrit tout seul. Ecoute :

Madame et très-honorée protectrice.

Si j'osais, je vous appellerais ma Providence ! Vous m'avez si bien encouragée et secourue pendant ma maladie que me voilà sur pied. Ma chère dame, vous ne m'aviez pas dit que vous iriez voir mon patron pour me recommander à lui. Jusqu'ici, je n'avais point trouvé de protecteur, excepté du monde comme moi ; mais votre recommandation a fait un grand effet. Le patron m'a envoyé de l'ouvrage, en me faisant dire des choses si bonnes et si polies qu'il me semblait qu'on parlait à une autre, et non pas à *la petite bossue*. A présent, grâce à vous, j'ai de l'ouvrage assuré, sans être obligée de le rendre à jour fixe, sous peine de n'en plus avoir. Ah ! madame, me voilà sauvée, je ne craindrai plus de manquer du nécessaire.

Ma bonne voisine a été, selon vos ordres, retirer la couverture que j'avais engagée, bien malgré moi, afin de pouvoir mettre du bois dans mon poêle. Je ne sais pas comment vous remercier de toutes vos bontés. J'écris trop mal pour dire ce que je pense ; mais je n'oublierai jamais, tant que je vivrai, que vous et mademoiselle Antoinette, vous avez eu du chagrin de me voir tout en bleu, et que vous m'avez apporté une robe noire !... Merci, merci ! Ma mère qui était si bonne priera pour vous deux ; elle demandera au bon Dieu que vous viviez autant l'une que l'autre !

“ Recevez, madame, etc., etc...”

— Pauvre fille, comme vous lui avez fait du bien, dit Antoinette.

Mais son bon petit cœur se gonfla en pensant à *la petite bossue*, les larmes lui vinrent aux yeux, et se jetant dans les bras de Madame de Ligny :

Maman, maman ; dit-elle, nous sommes riches !

Mme DE STOLTZ.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE HUITIÈME

Samedi, 12 avri. — J'ai diné à midi chez M. Captier. L'autre soir, en revenant de chez un Cardinal, je passais par des rues détournées. Tout était silencieux aux environs. La lune de sa lumière pâle et forte, effaçait presque les clartés jaunes des réverbères ; un bruit confus montait du centre de la ville : c'était mystérieux.

Mon imagination errait à l'aventure, se reportait sur le passé retombait sur le présent ; et je me demandais si je n'étais pas le jouet d'un rêve.

Quoi ! me disais-je, est-ce bien moi qui suis chargé de régler la question la plus sérieuse qui intéresse notre pays ? qui discute gravement avec ces têtes de la catholicité des intérêts de l'avenir religieux du Canada ? qui voit mes idées reçues avec faveur, examinées et acceptées. O ironie des événements humains ! Où êtes-vous, grands hommes qui vous croyez quelque chose ? Venez voir, un enfant a pris votre place.

Je le sens, j'ai l'esprit plus jeune, j'ai le cœur plus adolescent que jamais, ne pensant qu'à me laisser vivre doucement, et ne pouvant voir que le beau côté des choses, incapable de soucis, rebelle aux inquiétudes, qu'un rien rend heureux, et qu'une lettre venue de St-Lin, avec ses parfums d'amour maternel, fait déborder de contentement. J'en éprouvais de moins vives émotions au temps du collège ; me voici donc revenu à l'âge de quinze ans.

Je remonte au Manitoba, chez les Métis, dans les forêts, chez les Sauvages, et me voilà arrivé aux jours de Ste-Geneviève, à la côte St-Jean, près du ruisseau où Grégoire naviguait en cuvette, et où nous prenions, avec des épingles pour hameçons, de gros poissons longs comme le petit doigt.

Je m'embarque avec vous, ma chère mère, dans une grosse charette, à une heure après minuit ; et nous partons le pas pour ne pas casser les œufs. Il faisait froid, je grelottais sous mon capot d'hiver, je m'endormais. Mais un coup de coude me réveillait quand nous arrivions à la grosse côte de la montée de la Pointe Claire. Je faisais boire le cheval à la rivière en passant à la grande anse. Nous montions la côte à Languedoc,

et sur les côteaux, le soleil venait nous réchauffer de ses premiers rayons. L'avant-midi se passait sur le marché Ste-Anne, à vendre notre beurre, nos choux, nos ceufs, nos concombres et nos oignons. Certes, alors, je ne pensais guère qu'un jour j'irais frapper à la porte de la Propagande.

Vous rappelez-vous de cette après-midi si chaude, de ces chemins si poussiéreux, quand vous perdistes, dans le village St-Laurent, votre collerette, qui coûtait une piastre, *sans la frange* ? Je ne voulais pas aller de porte en porte et dire : " Or, ça, vous autres, avez-vous trouvé la collerette à Maman ? " C'était alors le bon temps. Nous mangions, chacun, nos douze concombres par jour, et notre panier de cerises.

Mais ne nous plaignons pas. A chaque jour sa peine ; à chaque jour sa joie. Vous communiez tous les matins ; et de mon côté, je parcours, en pèlerin, les sanctuaires de Rome. Il y en a de plus malheureux que nous sous la calotte des cieux.

Dimanche, 13 avril. — Un ami m'écrivait : " Mon cher monsieur, j'ai pu causer hier longuement avec Mgr X. L'excellent prélat va s'absenter de Rome pour un peu de temps. Il serait bon que vous le voyiez avant son départ, et s'il est possible aujourd'hui même. Vous le trouverez chez lui vers les cinq heures de l'après-midi. Auriez-vous la bonté de passer ici de 1½ à 2 heures. Je vous mettrai au courant de la situation actuelle qu'il vous importe de connaître, avant de mettre la dernière main à votre mémoire. Il n'est pas inutile que vous soyez informé de tout avant de vous rendre à la Propagande. Votre bien dévoué serviteur....."

Je passai chez le Monsieur, je me mis au *diapason* de la circonstance comme dirait un musicien ; en sorte que je n'étais pas exposé à chanter une fausse note. Par la forme de la lettre, l'exactitude précise de l'heure indiquée, je me doutais bien que j'étais attendu, mais je fis semblant de me présenter de moi-même.

J'ai été chez Mgr X. un peu plus d'une heure et demi. Je puis dire que ma grosse affaire est virtuellement réglée. Je

connais à ne pas m'y tromper, quel en sera le résultat. Seulement il faut maintenant que tout passe par les formes ordinaires de la procédure. Je puis, dorénavant presser l'impression de mes mémoires, certain de ne pas mettre le pied sur les verres. J'ai ce que je voulais. Pas un mot de ceci maintenant. Seulement un mot, deux mots, cent mots de remerciement au Bon Dieu. *Alleluia !* Le travail n'est pas fini ; mais quand on sait où l'on va et qu'on sait que le succès doit couronner les efforts, il n'est pas pénible de travailler. Encore une fois, *Deo gratias.*

A Monsieur Ubald Ethier : — J'ai reçu votre lettre en date du..... Vous avez oublié la date. Il est singulier qu'on ne puisse trouver cette convention..... Elle est consignée dans un grand cahier, où sont copiés nombre de lettres, mémoires et documents se rapportant à l'Université. Voyez vers la page 150. Heureusement que je la sais par cœur, mais, tout de même, j'aimerais bien à en avoir le texte. Aussitôt après réception de cette lettre, copiez et envoyez. Il pourra encore me servir peut-être, sinon comme avancé, du moins comme pièce justificative.

Ne m'attendez point avant la fin de juin. On me dit que Mgr Fabre ne m'attend qu'au mois d'août. J'en suis heureux, cela me donne de la marge. Monseigneur qui a déjà eu affaire souvent aux congrégations romaines, sait fort bien que quand les choses vont le plus vite, pour des Américains, elles vont encore lentement. Nous avons un temps du mois de mai au Canada.

Faites tout pour être agréable à M. Archambeault et à Monseigneur l'Archevêque de Montréal. Vous avez entre les mains une belle carte d'avenir. Jouez-la comme il faut. Toutes sortes de nouvelles me trouvent calme. Car je sais où nous allons : la modération et la justice finiront par triompher infailliblement. Ça va bien. Avec sincérité.....

Lundi, 14 avril. — Journée bien calme. J'ai flâné un peu, la tête appuyée sur le dossier de mon fauteuil, et les pieds

étendus sur une chaise, me laissant aller à une douce somnolence d'idées. J'ai voulu laisser reposer mon système nerveux, ébranlé par la tension d'hier, épuisé par l'excès d'activité mentale, agité par la diversité des chocs intérieurs. Tout est rentré dans le calme, petit à petit, et ce soir je me sens dans mon état normal. Je bénis Dieu de m'avoir fait passer, sain et sauf, à travers l'épreuve suprême de ma mission, et d'avoir mis les gros atouts dans mon jeu. Je dois voir sous peu le cardinal Z. ; mais je n'ai pas voulu le rencontrer ce soir afin de ne pas fatiguer ce pauvre cerveau. Je suis d'avis qu'il faut soigner son âme comme son corps, si l'on ne veut pas qu'elle s'épuise, qu'elle devienne maigre de conceptions et dispeptique de sentiments.

Je n'ai fait aucune visite d'église ; car la curiosité fatigue les hommes au moins. J'ai dit mon office ici dans la petite chapelle, qui est bien modeste, mais bien pieuse. Pour prendre l'air, j'ai été à pied à l'imprimerie, voir comment avançait l'impression de mon mémoire. Et de retour, pour ne pas m'ennuyer, j'ai écrit une lettre à Monseigneur Fabre, une autre à M. Colin, une autre au juge Jetté, une autre à M. Chauveau, fils, dont le père est mort dernièrement, et je termine par une page à votre adresse, ce qui m'est un soulagement.

Le souper ici est à sept heures. J'y ai renoncé, c'est trop tard, mon sommeil en devenait pénible. Je soupe seul à six heures, avec deux œufs, du beurre et du thé. C'est à se croire à St-Lin.

Que je me sens bien ce soir ! que je vais bien dormir ! Je n'ai vu personne aujourd'hui, et cependant je n'ai pas été seul. Je sentais Dieu avec moi, il me semblait qu'il prenait plaisir à me voir faire la paresse. Je lui offrais mon repos comme une prière ; il faut avouer que c'est une prière facile. Cependant l'ouvrage marche ; les protes composent, et M. Belnoue copie comme un brave. Il gagne des sommes assez rondes chaque semaine. L'argent ne vaut que par le plaisir qu'il donne ou les services qu'il rend, ou les bonnes œuvres qu'il fait. A part cela, c'est un meuble inutile, qui engendre des inquiétudes à tous, et qui en perd plusieurs. — Assez philosopher ! Dormons.
Buona sera.

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

(Suite)

XIV

Quoique les arbres fussent encore dépouillés et qu'un clair de lune très-brillant animât l'atmosphère, je pus, en longeant la baie de clôture du jardin, arriver derrière un vieux if adossé à la tonnelle, sans éveiller l'attention de ceux qui s'y trouvaient. Le bruit léger de deux voix me parvint au cœur... Je ne m'étais pas trompée : André et Rose étaient là...

Mon premier mouvement fut d'entrer dans la tonnelle et de les confondre ; mes forces trahirent ma volonté. Toute palpitante, incapable de dire une parole, je dus m'appuyer contre le tronc de l'if et, malgré moi, entendre cette conversation dont chaque mot, est encore présent à ma mémoire, quoique, depuis longtemps, l'impression poignante qu'ils me causèrent soit effacée.

—Dites vite, André, insistait Rose ; j'ai peur que l'on s'aperçoive de mon absence. Martine est au lit, mais la vieille Suzanne rôde autour de moi. Je ne serais pas étonnée que, déjà elle n'ait deviné où je suis.

—Encore un instant, Rose, je suis si heureux de vous voir.

—Moi, aussi, André, je suis contente de vous voir ; mais vous ne savez pas combien toute cette adresse me coûte. Il est impossible que cela dure ainsi...

—Oh oui ! bien impossible. Je vais faire parler à votre père et c'est pour arrêter avec vous ce qu'il me faut dire que je vous ai demandé cet entretien. Je ne veux plus attendre. Je veux pouvoir, bientôt, vous nommer ma femme.

—Je n'y mettrai pas obstacle, vous le savez, André ; mais comment mon père accueillera-t-il ce changement de fiancée ? Et puis, que dira Martine ?

—Votre père a besoin de moi. Depuis mon retour, je me suis mis au courant des affaires. Je les connais presque mieux que lui, et il a trouvé une grande amélioration dans la manière dont j'exploite. Le premier choc passé, il m'écouterà. Quant à Martine, c'est vous, Rose, qui devrez la prévenir...

—Je n'oserai jamais. Elle vous aime tant ! Elle croit que vous l'aimez tant encore !...

André frappa du pied.

—Cela est absurde. Elle ne peut empêcher que les choses soient changées. Il n'y a pas eu de ma faute. Depuis longtemps elle saurait combien ses prétentions sont ridicules, si vous n'aviez tenu, Rose, à le lui laisser ignorer.

—Ne le fallait-il pas ? Autrement, ne nous aurait-on pas tout de suite séparés ? Et, maintenant, cela peut arriver encore.

—Cela n'arrivera pas. Il faut, Rose, que vous m'aidiez à obtenir le consentement de votre père. A moins que vous ne m'aimiez pas ?

—Méchant ! Il dit que je ne l'aime pas, moi qui ait oublié toutes les promesses faites à ma sœur !...

—Ne parlez pas de votre sœur ! J'aurais été, je ne le cache point, heureux, alors, de devenir son mari. Mais tout est pour le mieux, car cette affection a passé bien vite. J'étais trop jeune. Martine était belle, mais rappelez-vous combien sa beauté était froide, inanimée, combien déjà, Rose, je vous aimais ! Vous n'étiez qu'un enfant, je ne savais pas me rendre compte de ce que j'éprouvais. Je partis. Eh bien ! l'à-bas, c'était plus à vous qu'à Martine que je pensais, à peine ai-je été affecté quand j'appris qu'elle était défigurée ; ma première pensée se porta vers vous, " Pourvu que Rose, elle aussi, ne tombe pas malade ! " Je suis revenu, je vous ai retrouvée jeune fille, et j'ai été moins frappé de la laideur de Martine qu'ébloui de votre éclat charmant. S'il me fallait, maintenant, renoncer à vous, je n'y survivrais pas !

—Je ne vous demande pas de renoncer à moi, dit Rose, mais j'ai peur de la colère de mon père, peur du chagrin que je ferai à ma sœur.

—Alors vous aimez votre sœur plus que moi ?

—Non, oh ! non, André. Mais comment lui dire....

J'avais recouvré mes forces, toute indécision était loin de moi ; aux derniers mots de ma sœur, mon parti fut pris. Je ne cherchai plus à cacher ma présence.

—Elle a tout entendu ! dis je, en pénétrant dans la tonnelle.

Rose poussa un cri, André recula comme effrayé.

—Pourquoi tant d'émotion ? demandai-je d'une voix calme. Vous vouliez me prévenir et ne saviez comment faire. Tout se trouve maintenant éclairci. Je vous demanderai seulement si vous avez agi avec loyauté ?

Ils gardaient le silence.

—Je vous demanderai, André, repris-je, si vous avez fait votre devoir en réussissant à surprendre l'affection de Rose, tout en restant engagé envers moi ! Un malheur que je déplorais m'a frappée ; mais puis-je regretter de savoir, enfin, sur quelle basse reposait cette affection que vous m'aviez librement jurée ? Dieu aidant, je n'arrive pas trop tard ; il me permettra d'ouvrir les yeux de ma sœur ; il me permettra de lui faire comprendre que le bonheur exige d'autres garanties qu'une fugitive admiration.

—Vous essaieriez de nous séparer ! dit précipitamment André.

—Je l'essaierai, répliquai-je avec fermeté ; car Rose m'a été confiée et mon devoir strict m'oblige à veiller sur elle.

—Dites, plutôt, que la colère vous inspire, répartit André.

—Vous auriez tort de le croire, répondis je avec le même calme. Seulement, convaincue que l'affection vraie doit être loyale, je combattrai de toutes mes forces votre influence.

—Et moi, dit André furieux, je vous jure que vous ne réussirez pas à nous séparer. Mais parlez donc, Rose, aidez-moi à nous défendre !

Ma sœur se taisait, elle semblait être attérée. Je repris avec fermeté.

—En agissant comme vous le faites, André, vous ne me convaincrez pas de votre sincérité. Je vous engage à vous éloigner, à trouver un prétexte pour quitter momentanément Ifendic.

—Je ne partirai pas, je ne quitterai pas cette place avant...

—Martine ! Rose ! où donc êtes-vous ? appela la voix de notre père.

André tressaillit.

—Vous le voyez, dis-je vous devez partir, ne serait-ce que pour éviter une secousse violente à mon père.

Ma voix tremblait, car le calme que j'avais affecté m'abonnait. André fut-il touché de ma prière ? Je l'ignore. Eut-il peur de la colère de mon père ? Cela est plus probable.

Toujours est-il que, sans ajouter un mot, il quitta la tonnelle et franchit la palissade exactement comme, quatre ans auparavant, il l'avait franchie pour venir me trouver : je m'en souvenais trop, malgré la manière dont il venait de parler de moi.

Rose ! Martine ! Où donc êtes-vous ? répéta notre père.

Je défaillis, la force factice qui m'avait soutenue n'existait plus.

Donne-moi ton bras, dis-je à Rose, surtout ne me démens pas. Hélas ! il faut que la vérité soit apprise avec grand ménagement à notre pauvre père !...

Rose obéit machinalement ; appuyée sur elle, je me traînai vers la maison.

—Je te croyais au lit, me dit mon père. J'étais allé sans te voir. Quelle étrange fantaisie t'a prise de descendre au jardin par cette soirée glaciale ?

—Je vous assure que je ne me sens pas plus souffrante, répliquai-je, évitant ainsi de répondre directement.

Je crois tout le contraire, te voilà si pâle ! Méchante fille qui veut se rendre tout à fait malade. Va, je te dirai à André.

—C'est cela, dis-je en m'efforçant de sourire. A vous deux vous me gronderez bien fort ; mais, pour ce soir, mon cher père m'embrassera bien tendrement, comme je le fais, moi, en lui souhaitant une nuit paisible.

Oh oui ! mon enfant chérie, je te bénis ainsi que ma petite Rose, et je vous souhaite une bonne nuit.

XV

Il était temps, pour moi, de me retrouver dans ma chambre. En proie à une angoisse inouïe, je tombai dans le fauteuil placé près de mon lit. Rose, effrayée, voulait appeler Suzanne. Je pus encore lui ordonner de n'en rien faire et je restai là les yeux fixes, brûlants des larmes que je ne pouvais verser.

Rose me parlait, mais en vain ses paroles bruissaient-elles à mon oreille. Je crus que j'allais mourir. Je l'avoue avec honte, cette idée me fut douce. J'oubliais les devoirs à remplir, pour songer uniquement à la conduite d'André !

La nuit passa ainsi dans des alternatives de fièvre et de prostration. Le jour parut, force me fut de me mettre au lit : j'étais brisée.

Mon père vint s'informer de la façon dont j'avais passé la nuit. Je répondis en lui promettant de présider à son déjeuner, selon mon habitude.

Comment ai-je pu surmonter la complète défaillance de ma volonté morale et physique ?

Je l'ignore. Cependant, vers dix heures du matin, je m'habillai, avec l'aide de Rose.

Je jetai par hasard les yeux sur une glace, je reculai : mon visage, livide plutôt que pâle, était décomposé.

Rose m'examinait en silence. Timidement, elle s'approcha de moi et sollicita un baiser.

Je le lui donnai. Cette action si simple fit jaillir quelques larmes de mes paupières.

Rose, encouragée, murmura bien bas : " Pardon ? "

— Plus tard nous pourrons parler, répondis-je. Ce soir, une fois seules, nous déciderons de ce que nous avons à faire.

La journée passa bien lente pour moi. Rose ne me quitta pas d'un instant et André ne parut point à la maison.

Dès que cela fut possible, je rentrai dans ma chambre. Rose

m'y rejoignit aussitôt. Je la fis asseoir sur une petite chaise bien en face de moi, je pris ses mains dans les miennes et les yeux sur ses yeux :

—Rose ! dis-je. Je crains de n'avoir pas rempli mes devoirs envers toi... Je crains de ne t'avoir pas témoigné assez d'affection...

Rose voulut répondre, je la prévins.

—Ecoute moi sans m'interrompre. Lorsque tu vins au monde, j'avais déjà quatre ans. Un peu de jalousie pouvait m'animer contre toi : je ne devais plus être exclusivement chérie par nos parents. Je t'accueillis avec une grand joie, cependant. Sans regret, j'ai partagé avec toi les caresses de notre mère. Je t'ai protégée autant que mon âge me le permettait.

Je te préférerais à tout autre compagne, tu peux témoigner si mon amitié s'est démentie.

Tu as toujours été au premier rang dans mon cœur. Seule, l'affection que j'ai eue pour André a balancé, sans l'affaiblir, mon amitié pour toi.

Notre mère est morte... Elle t'a confiée à ma tendresse. Me suis-je montrée indignée de sa confiance ? Ai-je été pour toi une tutrice méchante, sans soltitude ? Ai-je cherché mon bonheur avant le tien ? Pour tous ces soins, que m'as-tu donné en échange ? Tu connaissais mon affection pour André. Tu n'iguorais pas, à quel point le malheur qui m'a frappée touchait les sources vives de mon cœur, car il me faisait craindre..... ce qui est arrivé !

Mais, Rose, devais-tu m'accabler ainsi ? Suis-je donc si peu à tes yeux, que ma douleur, notre amitié, la délicatesse, les convenances même, n'ont pu t'arrêter ?

Si, ce que j'ai peine à croire, tu as, tout à coup, assez aimé André pour ne pouvoir te résoudre à l'oublier, il fallait avoir confiance en moi. Ne devais-tu pas savoir que mon chagrin serait plus violent, plus cruel, arrivant ainsi inopinément. Loyalement prévenue, je n'aurais pas cette amère douleur d'être obligée de t'accuser,

Ne parle pas encore ! Laisse-moi achever. Tu aimes André,

je veux l'admettre ; tu es résolue à l'épouser, tu n'as pas plus songé à moi qu'aux commentaires du monde. Tu crois pouvoir être heureuse. Je veux remplir mon devoir jusqu'au bout, essayer de te dessiller les yeux.

Tu crois au dévouement d'André ? Sa conduite envers moi te donne, cependant, la mesure de sa loyauté. Toutes les paroles de tendresse qu'il t'a adressées, je les avais déjà entendues, moi ! et elles étaient prononcées avec une ardeur plus grande encore, parce qu'une longue séparation, impossible à conjurer, avivait ses sentiments.

Quelle a été sa conduite loin de nous ?

Tu ne l'ignores pas, celle d'un impitoyable égoïste.

Je suis malade, je deviens laide, mais mon cœur restait le même ; si j'avais eu quelques qualités, je les possédais encore. Tout cela, pourtant, n'a rien dit à la conscience d'André. Crois-tu trouver dans ces faits des garanties pour sa sincérité, pour sa constance ?

— Il m'aime ! j'en suis sûre, dit Rose avec énergie, sans s'apercevoir qu'elle prouvait, ainsi, combien vain était mon appel à son affection.

— Il croit t'aimer parce que tu es belle ou, plutôt... Laisse-moi t'éclairer tout à fait. J'ai bien réfléchi depuis hier, j'ai trouvé la preuve de choses qui me semblaient impossibles. Parle franchement : André, à son retour, t'a-t-il dit tout de suite qu'il t'aimait ?

— Oh ! non, il n'y a pas plus de deux mois...

— Eh bien ! Rose, interrompis-je, avant cette époque il essayait d'obtenir l'affection de Léonie Melvin, notre ancienne compagne de pension.

Non, non, cela n'est pas ! Il était en relations d'affaires avec le père de Léonie, voilà tout.

— Ne te souviens-tu donc plus que, pendant quelque temps, André cessa de nous voir ? Et à quelle époque a-t-il commencé à revenir ici ? Oh ! Rose, ouvre les yeux ! il est revenu lorsque notre père a pu se retrouver à la tête d'affaires florissantes, lors-

que le legs de notre tante a fait de nous presque de riches héritières !...

Non, non ! répéta Rose avec animation, tu veux me faire de la peine !...

— Ma réponse, pauvre sœur, serait trop facile, trop blessante pour toi. Un seul mot, encore.

Que comptes-tu faire si notre père refuse son consentement, ce qui est à peu près certain !

— Alors je mourrai de chagrin !

— On ne meurt pas ainsi, Rose. Autrement depuis longtemps, je n'existerais plus !

— Écoute à ton tour, Martine, dit Rose après un instant de silence. Je sais bien, je sens que je t'ai mal récompensée de toute la tendresse que tu m'as témoignée. Mais cela a été plus fort que moi. J'ai aimé André sans réfléchir combien je pouvais t'affliger. Il m'aime, j'en suis certaine. Tu sais, puisque tu as entendu notre conversation, que je craignais, surtout, de t'attrister. Oui, je le craignais, avant même de songer à la colère de notre père.

Tu sais tous. Eh bien ! Martine, sois encore bonne pour moi. Pardonne à André, et ne t'oppose pas à notre mariage !... Si tu le veux, il se fera, notre père t'écouterà !...

Je ne pouvais plus souffrir d'avantage. Le naïf égoïsme de Rose, sa sécheresse de cœur envers moi, son ingratitude ne soulevèrent pas mon indignation. Je me rappelai l'instante prière de ma mère, mon sacrifice fait sans arrière-pensée.

— Rose ! lui dis-je en l'embrassant ; mon cœur a été brisé, mais je t'aime toujours ! Je te jure que si la conduite future d'André me persuade de sa sincérité, je ne m'opposerai pas à votre union ; bien plus ! j'y disposerai notre père. Mais jure-moi de ne plus agir en secret. Jure-moi d'avoir une entière confiance dans mon affection, et de ne te laisser entraîner à aucune démarche que je n'approuverais pas.
